

Fantômette à Cambridge

ENTRETIEN AVEC CLÉMENTINE BEAUVAIS

Cet été, nous avons été nombreux à remarquer *Les Petites reines*, un roman joyeux et féministe écrit par Clémentine Beauvais. Blogueuse, universitaire, bilingue grâce à Harry Potter et féministe grâce à Fantômette, il nous a semblé qu'à plus d'un titre cette jeune auteure de 26 ans et demi était l'invitée idéale pour un dossier sur les nouveaux acteurs de la littérature jeunesse.



↑
Bannière actuelle du site de
Clémentine Beauvais.
clementinebeauvais.com

La Revue des livres pour enfants: Un auteur qui commence sa carrière en 2010 y arrive avec toutes ses lectures d'enfant et d'adolescent. Quelles sont les vôtres?

Clémentine Beauvais: J'étais une grosse grosse lectrice. Il y avait ce que je lisais et aussi ce que je relisais. Mes grands souvenirs de lecture c'est *Fantômette*, *Fifi Brindacier*, *Bennett*, *Tintin*, *Le Petit Nicolas*, *Tom-Tom et Nana*... Beaucoup de séries et beaucoup de comédies. Plus tard je suis passée à *Harry Potter*, *Pullman*, la découverte de la *fantasy* anglo-saxonne.

Vous ne parlez pas de la littérature miroir, qui a été si importante en France dans les années 1980...

Les séries que j'ai citées sont plutôt des lectures d'enfance mais ensuite, c'est vrai que Marie-Aude Murail, Susie Morgenstern, Robert Cormier ont accompagné toute mon adolescence. J'ai dévoré aussi la série des *Golem*.

Vous séparez ces deux époques de lecture d'une façon très marquée?

À l'entrée au collège, mes parents avaient décrété qu'ils m'avaient offert beaucoup de livres et que dorénavant c'était à moi de me débrouiller, d'aller au CDI comme tout le monde. Je lisais beaucoup de livres qui ne m'appartenaient pas, dans des temps volés au collège. C'est sans doute pour ça que je sépare ces deux mondes. Comme l'école et le collège sont deux vies différentes.

Et Harry Potter dans tout ça ?

C'est un livre très important pour moi, qui a été fondateur et formateur. J'avais à peu près dix ans à la sortie des trois premiers tomes et ils n'étaient pas encore très connus. Quand le quatrième tome est sorti, j'étais tellement accro que je ne pouvais pas attendre qu'il soit traduit et je l'ai demandé en version originale. Je l'ai lu avec le dictionnaire anglais-français à côté de moi et c'est avec *Harry Potter* que j'ai appris l'anglais. C'est en grande partie pour cette raison que je suis partie en Angleterre !

Et puis vous passez à l'écriture...

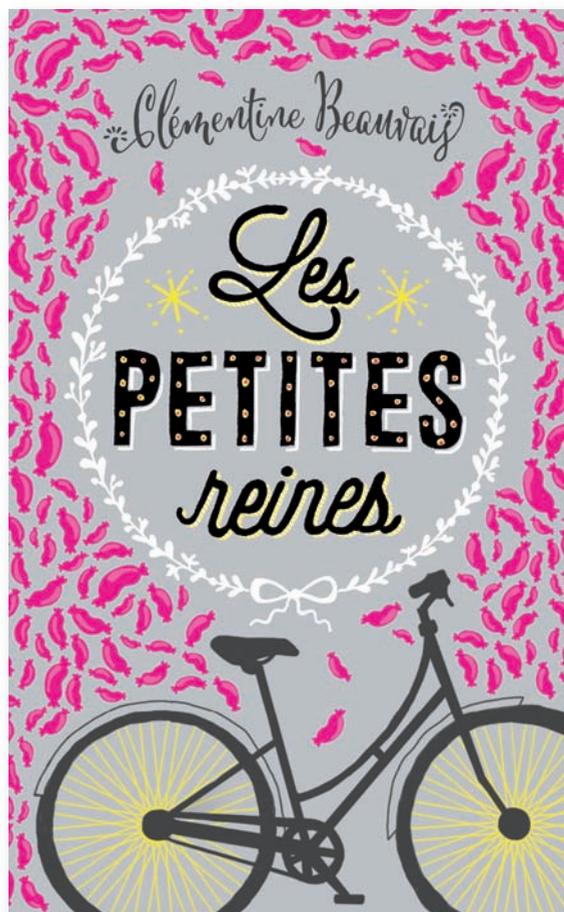
J'ai un peu toujours écrit, ce qui est sans doute assez banal quand on aime lire. Mais le grand changement, c'est l'arrivée d'un ordinateur à la maison. J'avais dix ans, j'étais en sixième et je pouvais écrire des histoires longues, longues... Pendant longtemps je n'arrivais jamais à les finir. Un jour, enfin, j'ai fini ma première histoire longue et je m'en souviens comme d'une grande satisfaction personnelle. Comme un mur franchi.

Reste à rencontrer un éditeur !

Quand j'ai fini cette première histoire, j'ai dit à mes parents qu'on pouvait la publier. Mes parents m'ont expliqué que ce n'était pas aussi facile que ça mais que je pouvais essayer. On a envoyé mon histoire et à ma stupéfaction totale, elle n'a pas été prise ! Mais j'ai quand même eu des réponses, souvent détaillées d'ailleurs. Je ne me suis pas découragée et j'ai continué. Dès que je finissais une histoire, je postais mon manuscrit, je me décourageais, je recommençais... Ça a été une activité permanente pendant toute mon adolescence.

Votre interlocuteur, c'était forcément l'éditeur. L'auto-publication n'était pas encore une option ?

L'auto-publication est devenu un phénomène plus visible au moment où j'ai enfin eu un texte accepté par un éditeur. Si j'avais dû attendre deux ou trois ans de plus, je l'aurais sans doute fait. C'est une question de *timing* je pense. Mais aujourd'hui, sur mon blog, j'ai mis un album que je ne suis pas parvenue à éditer et j'aime bien qu'il soit lu comme ça. De temps en temps, je reçois un mail de quelqu'un



Mais pourquoi tu fais pas de la vraie littérature ?



littérature pour enfants, littérature pour adultes: le blog de Clémentine Beauvais



➤

Bannière de son blog.

clementinebeauvais.com/fr/blog/

qui l'a aimé, qui me demande de l'autoriser à l'utiliser en classe... J'aime bien cette idée que ce soit un lieu d'édition plus libre, où il y a de la place pour des projets auxquels on tient et dont l'édition ne veut pas. Une nouvelle manière hybride d'être auteure.

Vous commencez chez Talents Hauts.

J'étais en stage dans cette maison (elles publiaient des livres bilingues et féministes et je suis les deux!) et je leur ai envoyé deux histoires sous pseudonyme. Une a été refusée, et l'autre acceptée. Sans savoir que j'en étais l'auteure, elles m'ont dit très très franchement pourquoi elles acceptaient l'une et refusaient l'autre. Elles étaient même embêtées parce que l'auteure en question n'avait pas mis son numéro de téléphone! C'était vraiment cocasse... *Samiha et les fantômes* est sortie comme ça. Puis deux autres livres : *Les Petites filles top-modèles* et *La Plume de Marie*.

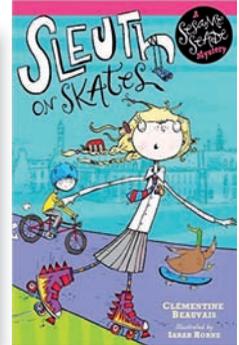
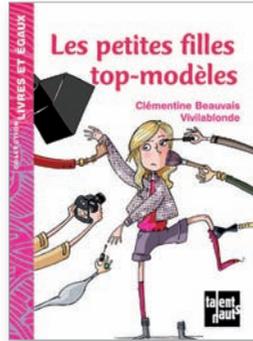
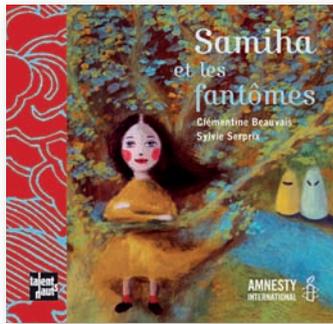
Vous continuez chez Sarbacane. Pourquoi avez-vous éprouvé le besoin de changer d'éditeur?

J'adore Talents Hauts, vraiment, mais à l'époque leur ligne éditoriale était très stricte. Il fallait être dans la ligne féministe. *La Pouilleuse*, mon quatrième livre, n'entrait plus dans cette ligne-là. C'était un livre pour lequel j'avais beaucoup de doutes. Je l'ai envoyé à d'autres éditeurs et, à ma grande surprise, j'ai eu plusieurs réponses positives. La première à m'appeler a été Emmanuelle Beulque, de chez Sarbacane, une maison dont j'ai- mais bien la collection Exprim' (même si mon texte était trop court pour y paraître).

Mais vous avez aussi un éditeur anglais puisque vous publiez aussi directement en anglais. Quelle différence voyez-vous entre les méthodes de publication de ces deux pays?

Il y a une différence énorme! En Angleterre, l'édition est très commerciale. Il faut vraiment être commercialement viable pour être publié. Tout est multiplié par dix : les avances de droits, les chiffres de ventes, les traductions. Un petit succès en France est un échec en Angleterre. Et les traductions, qui sont un bonus pour l'éditeur français, sont indispensables pour un éditeur anglais. On arrêtera une série parce qu'elle n'est pas assez traduite. En France, il y a beaucoup d'éditeurs indépendants et il y a donc plus de prises de risque au niveau du contenu. Plus de livres sombres, plus de livres atypiques. Un éditeur indépendant anglais est très vite absorbé par une grosse maison si son catalogue est intéressant. Et donc, en Angleterre tout est toujours très long : comité éditorial, validation par les droits étrangers, validation par le marketing et la publicité... Le travail des éditeurs est très contrôlé, le service des droits étrangers peut refuser tel ou tel passage parce qu'il rend le livre invendable en Allemagne ou en Turquie... En France c'est beaucoup plus facile et plus rapide d'être publié mais c'est aussi beaucoup plus difficile de gagner sa vie avec ce métier. Si vous ne produisez pas beaucoup et si vous ne faites pas d'animations, il est difficile de joindre les deux bouts.

Mais aujourd'hui, pour vous, qu'est-ce que ça représente de publier des livres pour les enfants?



Entendant le mot « livre » comme une œuvre mais aussi comme un objet physique.

L'enfance est pour moi un grand sujet d'intérêt, et depuis longtemps. C'est un public sophistiqué, intéressant, à une période essentielle de sa vie. Ce n'est pas une concession d'écrire pour la jeunesse. Je me représente mon public enfantin ou adolescent sans aucun problème, et j'accepte les limites que cela m'impose (comme toute forme éditoriale impose ses limites). Objet papier ou numérique? Moi je viens du livre-papier, je n'aime pas trop lire sur tablette mais c'est sans doute personnel. Je crois quand même que le livre est une des formes culturelles les plus attachées à son objet. Les albums, les bandes dessinées vont encore longtemps rester des objets, je pense. Les romans ados, eux, vont sans doute très vite passer sur support numérique. En Angleterre, ce passage est d'ailleurs bien plus rapide qu'en France.

Dans votre travail d'auteure, et c'est très fort pour votre génération, on retrouve la question de l'exposition au regard des autres. S'exposer en tant qu'auteure (c'est la culture blog, Facebook) mais aussi aborder cette question de l'exposition en tant que problématique romanesque. « On n'est jamais tranquille quand on sait qu'on nous regarde » vient conclure votre roman *Comme des images*...

C'est une question qui a évolué avec l'explosion des réseaux sociaux. Quand j'ai écrit *Les Petites filles top-modèles* je devais avoir 100 amis, c'était rien du tout, je n'avais pas encore de blog. Dans le monde anglo-saxon, les auteurs s'exposent énormément

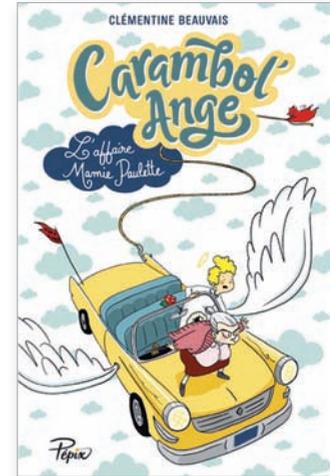
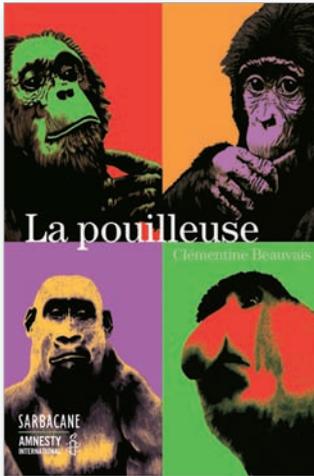
depuis un moment déjà. La distance entre l'auteur et ses lecteurs s'est incroyablement amenuisée et cela passe par une mise à nu. Je pense à des auteures anglaises ou américaines dont on sait tout : leurs enfants, leur chien, leurs recettes de cuisine... Moi j'essaie de trouver un juste milieu, je résiste à cette exposition mais je n'adhère pas non plus à l'idée que les rencontres virtuelles ne sont pas des vraies rencontres. La distinction entre le virtuel et le réel est complètement dépassée. *Comme des images* et *Les Petites reines*, en miroir (l'un dans le drame, l'autre dans la comédie), travaillent ces questions. L'image que l'on donne de soi est quelque chose de très compliqué, que l'on ne peut pas juger de manière simpliste. Ma thèse n'était pas non plus éloignée de cette question.

Mais à vous lire, être sous le regard des autres ressemble à un danger.

Ce danger existe. La question du regard qui paralyse, qui angoisse, est très présente dans ce que j'écris. On se retrouve dans des situations ambiguës, par exemple quand mon voisin de table dans un mariage me « googuelise » pendant qu'il me parle et découvre ce que je fais sans me poser la moindre question! C'est mon monde, alors c'est forcément aussi celui de mes personnages. Parfois cela m'emmène du côté de la comédie, parfois du côté du drame.

Comment jouez-vous de ces deux couleurs?

Je pense que je vais naturellement du côté de la comédie, mais en France, jusqu'à présent, ça ne plaisait pas beaucoup aux éditeurs. J'ai même fait



un roman policier parodique, mais personne n'en a voulu ! *La Pouilleuse* et *Comme des images*, qui sont deux drames, sont plutôt des exceptions, et j'étais contente de revenir à la comédie pour *Les Petites reines*. C'est mon ton naturel. Même si *Les Petites reines* était bien plus humoristique au départ, c'est mon éditeur, Tibo Bérard, qui m'a demandé d'y rajouter de l'émotion !

Vous vous définissez comme «Française» et vous vivez en Angleterre. Au contraire de la France, l'Angleterre est un pays où être auteur s'apprend. Comment regardez-vous cet apprentissage de la *creative writing* ?

Depuis cette année, je donne des cours d'écriture créative pour la jeunesse alors que j'étais farouchement opposée à cette idée. Pour moi, c'était du formatage. Pourtant, je me suis aperçue qu'il y avait des auteurs anglais que j'admire énormément qui sortaient de ces formations, en particulier Sarah Crossan¹ que je trouve géniale. J'ai changé d'avis quand une éditrice anglaise m'a demandé d'écrire un manuel sur ce sujet. J'ai commencé par refuser et puis, en prenant l'angle de l'analyse littéraire et non pas celui du conseil, je me suis lancée...

On ne peut pas dire comment faire (moi-même je ne le sais pas trop) mais on peut regarder comment

les autres font, décortiquer, percevoir ce qui fonctionne. J'ai bâti mon cours comme ça, à partir d'exemples. S'immerger dans des textes, y compris les siens. Ça commence en France aussi, et finalement je pense que c'est une bonne chose. La vision française de l'auteur génial et naturellement doué, qui n'a rien besoin d'apprendre et à peine besoin d'être payé va sans doute être obligée de bouger...

Pour vous, l'idée d'engagement semble très importante.

Au début, l'écriture pour la jeunesse était un lieu de militance. J'en ai même fait mon sujet de thèse². Et puis j'ai évolué. Je ne referais sans doute pas certains livres que j'ai publiés au début. On peut avoir un but engagé sans avoir autant de didactisme que j'en avais alors. La dimension politique et sociale reste importante mais je la travaille autrement, et je m'en dégage parfois (*Carambol'Ange* par exemple). J'ai envie qu'on réfléchisse, et je fais d'avantage confiance au lecteur pour ne pas avoir besoin de tout lui dire. L'idéologie affirmée ne me pose pas de problème. Je me méfierais plutôt de ceux qui affirment ne pas en avoir... Tout livre a une idéologie. L'auteur et le lecteur s'engagent tous les deux dans une lecture, pour reprendre ce que dit Sartre.



Illustration extraite de son blog.
clementinebeauvais.com/fr/blog/

Votre passion pour la littérature jeunesse vous a conduit à en faire un objet de recherche.

Mon doctorat avait pour sujet la littérature de jeunesse politiquement engagée. Maintenant que j'ai fini mon doctorat, je me suis un peu éloignée de ce domaine. Mon post-doctorat est consacré à la culture et à la sociologie de l'enfance. J'ai toujours essayé de séparer ma vie universitaire et ma vie d'auteure. Quand je suis dans un colloque, c'est une chose, quand je fais une animation dans une classe, c'est une autre chose. Mais il est vrai que le fait de connaître ce monde de deux façons différentes m'aide à avoir des positions plus nuancées. Je connais la cuisine des éditeurs alors quand j'entends un universitaire parler de ce que « l'auteur a voulu dire », ça me fait sourire : vous êtes sûr que c'est l'auteur qui a voulu dire ça ? Peut-être que c'est l'éditeur, ou le marketing, ou le service des droits !... En septembre, pour la première fois, je vais entrecroiser ma vie d'auteure et ma vie d'universitaire, lors de l'assemblée générale d'IBBY à Londres. Mais je ne sais pas encore ce que je vais dire...

La question du statut et de l'image de la femme est importante dans vos livres et, contrairement à beaucoup de jeunes femmes de votre génération, vous assumez le qualificatif de féministe.

Sans problème ! Et même assez radicalement féministe, d'un féminisme beauvoirien. J'ai longtemps été à l'association féministe de Cambridge. C'est hallucinant que ce soit toujours présenté comme quelque chose de sulfureux, ou de négatif. C'est un moteur important pour mes livres, et pour ma vie. Je ne suis pas d'accord avec toutes les orientations du féminisme – il y en a beaucoup de différentes – mais c'est là que je suis.

À quoi va ressembler votre prochain roman ?

Je ne sais pas encore... Je cherche l'idée qui m'amènera là où je ne suis pas encore allée. ●

Propos recueillis par Marie Lallouet, le 1^{er} juillet 2015.

1. Sarah Crossan : *The Weight of water, Apple and rain.*

2. Clémentine Beauvais : *The Mighty child, time and power in children's literature*, Cambridge University (John Benjamin Publishing, 2015).

Visitez son site et son blog :

<http://www.clementinebeauvais.com>

<http://www.clementinebeauvais.com/fr/blog/>

BIBLIOGRAPHIE

- *Samiha et les fantômes*, ill. Sylvie Serprix, Talents hauts, 2010 (Des livres pour les filles ET pour les garçons).
- *Les Petites filles top-modèles*, ill. Vivilablond, Talents hauts, 2010 (Livres et égaux).
- *La Plume de Marie*, ill. Anaïs Bernabé, Talents hauts, 2011 (Livres et égaux).
- *La Pouilleuse*, Sarbacane, 2012.
- *Comme des images*, Sarbacane, 2014 (Exprim').
- *La Louve*, ill. Antoine Désprez, Alice, 2014 (Histoires comme ça).
- *Lettres de mon hélicoptère*, ill. Anne Rouquette, Sarbacane, 2015.
- *Carambol'Ange*, ill. Eglantine Ceulemans, Sarbacane, 2015 (Pépix).
- *Les Petites reines*, Sarbacane, 2015 (Exprim').
- *Les Royales baby-sitters*, trad. de l'anglais par Amélie Sarn, ill. Becka Moor, Hachette 2015 (Hachette Roman).